

PQ1275
CS
1832
Vol 2

Biblioteca Central Magna
UANL
FONDO
A. B. PUBLICA DEL ESTADO
75759

PARIS,
ou
LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.



RANDANE ET PARIS.



M. Ladvocat, si honorablement connu des hommes de lettres, étant venu me demander, pour son livre des *Cent-et-Un*, un article sur les contrastes de ma vie de Randane et de celle de Paris; quelques autres personnes qui ont droit à ma complaisance, ayant joint leurs sollicitations aux

PARIS. XII.

I

siennes, je n'ai pas su leur résister. On jugera d'après cela comme on voudra l'article suivant.

Le courrier de Paris arrive. Un grand personnage a la bonté de m'annoncer que je suis désigné par le roi pour être pair de France; le *Moniteur* confirme bientôt cette annonce. Il ne s'agit pas, comme autrefois, d'aller passer quelques jours à un conseil de département, pour retourner ensuite dans ma chaumière. Chaque année ayant une session des chambres, et cette session se tenant à cent lieues de ma demeure, vieux et infirme, j'ai peu d'espérance de la revoir. Adieu Randane, adieu mes beaux troupeaux; adieu mes bois, mes prairies; adieu mes terres nouvellement défrichées, terres qui me nourrissaient, et à qui j'avais promis ma sépulture.

Parti et bientôt arrivé, me voici en ce moment non plus au milieu des anciens volcans autrefois brûlants, aujourd'hui éteints et effacés comme moi; mais à Paris même, en face du palais du roi, ayant sans cesse, avec le souvenir de ses bontés, le spectacle de sa puissance et de sa grandeur.

Un saint abbé de Clairvaux, transporté par l'amour de Dieu dans la solitude, se demande

chaque jour : *Bernard, qu'es-tu venu faire ici ?* Transporté de la solitude dans un tourbillon nouveau, j'ai à me demander de même pourquoi je suis venu : *Bernarde, ad quid venisti ?* Pour me répondre, il faut que je regarde fortement en moi, et autour de moi : en moi, pour savoir quelles sont mes forces; hors de moi, pour connaître les matières nouvelles, vives ou mortes, sur lesquelles j'ai à opérer.

En 1816, dès que je m'établis à Randane, ce fut ma première pensée. Ce n'était pas tout d'avoir élevé au milieu des bruyères une bonne maison de bois, véritable cabane de pâtre; de ce quartier général j'avais des opérations assez difficiles à tracer, des entreprises et de grands travaux à commander. Des montagnes, du sable, des roches, une terre sauvage, des hommes presque aussi sauvages que ma terre : tels furent au premier abord les matériaux sur lesquels j'eus à travailler.

Je savais par l'autorité d'un homme célèbre, le grand Frédéric, que le plus habile général à la guerre n'est pas celui qui ne fait pas de faute, mais celui qui sait les réparer. Dans mes débats avec les difficultés de Randane, j'eus occasion de l'éprouver. Combien de fois je me heurtai dans mes roches, je m'embarrassai dans mes sables! Mes serviteurs eux-mêmes, aujourd'hui si dociles

et si dévoués, ne laissèrent pas pendant longtemps de repousser mes directions. A la fin, tout a cédé. Il y a bien peu d'obstacles dans la vie qu'on ne puisse vaincre avec de la suite, de la patience, et de la raison.

Dans toute espèce d'entreprise, si vous n'avez à faire qu'à des montagnes et à des roches, vous pouvez ne pas vous décourager. A la longue, les montagnes peuvent se laisser gravir, les roches se laisser déplacer; il n'en est pas de même des hommes, et surtout d'une certaine espèce d'hommes. A cet égard, ce ne sont pas les ignorants qui vous donneront le plus de peine: on peut faire entrer quelque chose dans une tête vide; dans une tête pleine, rien: *pleine!* j'entends par-là quelques têtes que je connais, remplies d'erreurs, de préventions, d'idées fausses.

Parmi ces têtes ainsi *remplies*, figure en première ligne une classe particulière d'*importants*: véritables caractères de comédie (j'en ai tracé quelques scènes).

Traiter avec ces importants, c'est ce que je connais au monde de plus difficile. Quelque petit qu'on soit, quelque mince qu'on se fasse, quand vous arrivez, il vous faut pourtant une place. Où la prendre avec des hommes, qui au-dehors tiennent toute la rue, dans le salon tout le devant de la cheminée! Arrivant de mes montagnes,

j'ai bien vu quelquefois que je dérangeais celui-ci, que j'importunais celui-là. Je me suis mis, sans m'en embarrasser, à la place que je croyais devoir tenir; et quand on m'a donné des coups de coude, je les ai rendus.

Dans ce monde nouveau, après les susceptibilités, ce qui vous embarrasse le plus, c'est le langage. Parce qu'on parle la même langue, il semblerait qu'on doit s'entendre parfaitement. Pas du tout. Avec le même idiome, les mots n'ont plus le même sens; un accompagnement tantôt de sourire, tantôt de ricanement, quelquefois de silence, tel est, au milieu du langage ordinaire, un autre langage de convention, dont l'office est d'interpréter, de modifier, quelquefois même de contredire les paroles.

C'est ce que connaissent à fond les *merveilleux* qui se sont mis d'eux-mêmes à la tête du pays. Exercés comme ils sont à toutes les nuances de cette pantomime, il est curieux de voir avec quelle dignité, se prélassant auprès de vous, ils distribuent, comme de petits potentats, la faveur d'un regard complaisant, ou la rigueur d'un regard sérieux. Si vous voulez bien vous mettre à leur suite, leur servir de cortège, être auprès d'eux sans cesse en hommage, ils vous traiteront bien. Si par malheur vous vous détournez de la route qu'ils tiennent, si vous paraissez savoir quelque

chose de ce qu'ils ignorent, ou faire peu de cas de ce qu'ils savent, gare à vous.

Il ne faut rien exagérer. Parmi ces hommes importants, il en est qui connaissent assez bien les affaires.

A cet égard il faut s'entendre.

Dans les affaires d'état, il y a toujours deux espèces d'hommes à distinguer : les hommes d'affaires et les hommes d'état. L'homme d'affaires dessine bien le formulaire d'une loi ; il saura placer à l'article 2 une disposition dont un maladroit aurait fait l'article 3. S'il ne s'agit que d'un parti à prendre dans la journée, il pourra avoir un bon avis. Son génie va jusqu'à l'expédient. Ne lui demandez rien pour le lendemain et le surlendemain ; sa visée ne va pas jusque-là.

Il y a chez les *importants* une certaine habileté *des choses*, il y a une plus grande habileté *de soi*. Cela s'appelle *esprit de conduite*. Cela s'appelle aussi *savoir mener sa barque*. Dans un temps calme, la barque va fort bien ; à la première tempête, elle est submergée ; parvenu au faite des dignités, il faut voir mon *habile* se tremousser. Les petites affaires, il les conduit assez bien ; dès qu'il veut se mesurer avec les difficultés, on est tout étonné du contraste de la réputation qu'il a su se faire, et de la médiocrité qui se dévoile ; il tombe alors, nous laissant trop

heureux de ce qu'il n'a pas pu faire tomber l'état avec lui.

L'agriculture, qui depuis quelque temps s'est remise en honneur, ne pouvait manquer d'avoir aussi ses *importants* ; elle a eu des hommes qui, ayant une teinture de la science, ont trouvé, à force de cette *habileté de soi*, dont je parlais tout à l'heure, le moyen de faire croire qu'ils avaient l'*habileté de la chose*. De cette manière, la renommée a retenti du fracas de nombreuses sociétés savantes, de l'établissement de plusieurs fermes modèles, ainsi que d'une multitude de grandes réputations.

Heureusement pour moi, j'avais eu soin depuis long-temps de visiter la plupart de ces établissements ; je m'étais mis en rapport avec un grand nombre de sociétés savantes. J'avais lu avec attention leurs journaux et leurs ouvrages ; de cette manière, j'avais appris très-peu (j'en conviens) de ce qu'il faut faire, mais, par leurs leçons même (que j'avais reconnues fausses et insuffisantes) beaucoup de ce qu'il faut éviter.

C'est avec ces précautions que je me suis établi à Randane.

Elles m'ont bien servi.

Dans un temps de divisions politiques, où la haine s'attache à tout, mon établissement à Randane avait fait la joie d'une certaine classe

d'hommes : ils ne doutaient pas que je ne succombasse. Mon établissement avait fait aussi la douleur de mes amis, ils ne pouvaient croire à mes succès ; il y perdra, disaient-ils, sa santé, sa fortune, sa vie. Je n'y ai rien perdu, j'ai conquis à mon fils un héritage, à mon pays un hameau.

Parmi mes censeurs, j'en ai trouvé de sérieux : ils m'ont été utiles ; j'en ai trouvé aussi de plaisants. Un jour que, tout affairé, j'étais occupé à arranger une plaine de bruyère que je me proposais de cultiver, un voyageur à cheval s'approche de moi, de la manière la plus polie. « Monsieur, me dit-il, je vous admire. » Moi, fort content de son admiration, j'allais le remercier ; il ne m'en donna pas le temps. « L'intention de monsieur, ajouta-t-il, est sans doute d'avoir ici des bruyères de haute futaie. » Il met en même temps son cheval au galop.

La politique, l'histoire, l'agriculture, une correspondance multipliée et suivie ; il semble que tant d'occupations dussent excéder mes forces. Enfermé dans un cirque de montagnes d'où étaient sortis de nombreux courants de lave, plus loin ayant sous les yeux de vastes collines, où se trouvent enfouis une quantité de débris d'animaux, lorsqu'à l'arrivée du courrier de Paris mon attention, absorbée par ces grands événements qui ont effacé d'un seul coup les

nations et les montagnes, venait à se reporter vers nos prétendus grands événements politiques, j'étais tenté de sourire de nos petites révolutions de peuples et de rois.

C'est ainsi, c'est par la diversité des impressions que mon esprit se reposait ; et puis venaient les doux soins à donner à mon fils, mes autres rapports intérieurs, le spectacle même de mes animaux.

Dans les premiers âges du monde, ainsi que nous le voyons dans nos saintes Ecritures, les animaux n'étaient pas aussi méprisés qu'ils le sont au temps présent. L'homme est toujours supposé en société avec eux. A cet égard, ce sentiment n'est pas tout-à-fait effacé. Demandez au chasseur pourquoi il a de l'amitié pour son chien ; à un Arabe, pour son cheval. C'est surtout à Randane que j'ai compris cette espèce d'intérêt. Il est vrai que mes animaux sont doux ; bien traités, bien nourris, ils ont un air de satisfaction. De plus, quoique d'une petite espèce, ils sont beaux.

Messieurs les Parisiens, je suis bien aise de vous dire, à ce sujet, que votre *bœuf gras* que vous avez tant fait parader récemment, était une fort vilaine bête. Certes, si le bœuf Apis n'avait pas eu une autre tournure, je doute que les Égyptiens lui eussent voué un culte. Le taureau

qui enleva Europe ferait peu de figure dans la mythologie et dans les anciens tableaux, s'il n'avait pas eu de plus belles formes. De beaux animaux bien nourris, des prairies bien soignées, des champs bien cultivés, des serviteurs contents et amis de leurs maîtres, c'est ainsi que se compose le bonheur de la vie champêtre.

Virgile, dans ses *Géorgiques*, n'a pas manqué de le célébrer. « Agriculteurs, nous dit-il, que vous seriez heureux si vous connaissiez votre bonheur. Chez vous, ce ne sont pas, comme à Rome, les vastes maisons, les beaux portiques, et les flots de visites du matin. Mieux que ça, vous avez de belles grottes, de beaux lacs, des ruisseaux d'eau vive, et puis le mugissement des troupeaux, le doux sommeil du midi à l'ombre d'un arbre touffu! enfin un doux repos et une vie exempte d'inquiétude et d'artifice! »

Virgile, qui nous décrit si bien les plaisirs de la vie champêtre, ne nous en dit pas les peines. Combien de fois, au milieu de tous ces avantages dont on est heureux, n'est-on pas atteint de colère et d'impatience! Ici, c'est un de vos beaux taureaux qui, pour se procurer un léger chatouillement au front, vous déchire un jeune arbre de la plus belle venue; et le voilà qui court encore à un second pour le mettre de même en pièces; là, c'est votre troupeau qui, trompant la

vigilance de son gardien, va furtivement vous dévaster une belle orge de la plus belle espérance. Ailleurs, ce sont vos bois, vos cloisons, que vos génisses, dans les ardeurs de l'été, ou dans la folie des amours, brisent et détruisent pour s'échapper; et puis la maladresse ou la paresse des ouvriers, l'intempérie des saisons, la sécheresse, le froid, les pluies à contre-temps: c'est ainsi, quoi qu'en disent les poètes, que, dans la vie agricole ainsi que dans la vie du monde, se trouve le même amalgame de biens et de maux, de plaisirs et de peines.

Dans toute cette agitation où l'esprit a tant de manières de s'exercer, et où le cœur a peu de place, il faudra bien pourtant, à quelque moment, qu'il en trouve ou qu'il s'en fasse une.

Vieux, c'est une chose convenue, l'amour vous est interdit; l'amitié vous est presque interdite de même. Pour peu, ne fût-ce que par habitude, que vous conserviez quelque chaleur dans les expressions, quelque vivacité dans les manières, vous avez beau ne vouloir être qu'un ami, on ne s'y fie pas.

Au premier moment de mon établissement à Randane, j'ai dû accepter cette condition. Je savais qu'il est défendu à tout vieillard d'avoir de l'avenir; à peine lui passe-t-on un peu de

présent. Il lui sera permis au moins de jouir du passé, et de vivre avec ses souvenirs.

Je me suis mis alors à fixer, pour les personnes dont le souvenir m'était doux, des lieux particuliers que je leur ai consacrés; des allées, des plantations nouvelles ont été consacrées à chaque grand événement. La solitude de Randane en est partout animée et vivifiée. Ici, c'est la colline vouée, dans le temps, à une malheureuse princesse, objet alors de tant de respects, aujourd'hui de tant de regrets; là, sont les coteaux et tous les lieux qu'un grand prince, aujourd'hui un auguste monarque, a honorés de sa présence et de ses bienfaits. Les rochers figurent dans cette consécration; on connaît, dans le pays, les rochers *Dupin* et *Châteaubriand*, personnages d'un divers talent et d'un divers caractère, mais que j'honore beaucoup. Je ne parlerai pas d'autres deux rochers, qui sont mon secret, et que j'affectionnais extrêmement. J'allais les voir bien souvent. Lorsque l'amitié à qui je les avais voués m'a abandonné, je les ai abandonnés aussi. Quelquefois, dans mes promenades, si je suis amené à passer près d'eux, je détourne involontairement mes regards. Ils me sont tristes.

Mes amis morts n'ont pas été négligés. Deux fois l'an, à une époque précise, j'allais dans un

lieu sombre, peu connu, et qui leur est voué. Malouet, Mallet du Pan, Barante, Bergasse, Deprenil, vous tous qui avez été bons pour moi, c'est là que je vous invoquais et que je vous appelais.

Pauvre vieillard, condamné à aimer encore et à n'être plus aimé de personne, n'ayant plus pour société que des troupeaux, des rochers, des montagnes, c'est ainsi que je cherchais à adoucir ou à tromper ma destinée; aujourd'hui qu'une main royale, s'étendant vers moi, m'a porté inopinément dans une haute sphère, de grands devoirs me sont sans doute imposés; je les remplirai. Je m'attends à des obstacles; si je peux, je les surmonterai. Je suivrai, dans ma nouvelle carrière, la ligne qui m'est tracée; j'y porterai l'instruction d'une vie studieuse, et l'expérience d'une longue vie. Des médecins m'ont dit qu'à mon âge le sang se retire de nos artères. Pour mon pays et pour mon roi il y en a encore dans mes veines.

Si je voulais, ces devoirs pourraient remplir ma vie; ils ne la rempliront pas. A Paris comme à Randane, il ne faut pas seulement des occupations à ma pensée, mais encore des émotions à mon cœur: où les trouverai-je?

Depuis long-temps le monde villageois m'était connu. Nos chants des montagnes, nos danses,